# Théâtre de la rue de Louvois. *La Petite Ville*.

C'est une cruelle nécessité pour les petits théâtres de ne pouvoir attirer la foule qu'avec des nouveautés : cette nécessité les ruine en les faisant subsister, car es nouveautés si nombreuses ne peuvent être soignées ; ainsi ces petits théâtres on beaucoup de pièces et point de répertoire ; leur scène est le tonneau des Danaïdes ; elle absorbe et engloutit les minces bagatelles qui s'y succèdent rapidement, et les premières représentations suffisent pour épuiser toute la curiosité du public. Telle est la situation de la colonie que Picard vient de conduire dans la rue Louvois ; quelque fécond que soit son génie, il ne peut accoucher une pièce toutes les décades : cette précipitation le déshonorerait sans l'enrichir : mais il était naturel qu'il signalât l'époque de son établissement par un ouvrage nouveau et *La Petite Ville* convient parfaitement à la *petite maison* de Thalie.

Le premier des comiques de tous les siècles t de tous les pays avait déjà esquissé dans *La Comtesse d'Escarbagnas* les ridicules de la province ; Picard, en marchant sur les traces de Molière, a essayé de convertir cette légère esquisse en un grand tableau, où l'on reconnaît le ton, les usages et les mœurs des petites villes ; il a voulu amuser les parisiens aux dépens des provinciaux : le sujet était abondant et riche, et quoiqu'il semble n'admettre qu'un comique très familier, il renferme une excellente morale.

On croit communément qu'il y a moins de corruption et plus de vertus dans les petites ville que dans les capitales ; c'est le contraire ; plus la société est resserrée, plus la perversité humaine a d'intensité : tels sont les hommes, dont les philosophes nous tracent des portraits si romanesques ; il n'y a que les plaisirs et les affaires qui puissent opérer quelque diversion à leur méchanceté ; ils ne peuvent ni se rapprocher ni se connaître sans se haïr, et si on est plus heureux, plus tranquille à Paris qu'en province, c'est qu'on y vit plus isolé ; si on y fait moins de mal, c'est qu'on a quelque chose de mieux à faire ; dans une petite ville la seule occupation, le seul plaisir est le tourment d'autrui.

Desroches, jeune homme qui a une mauvaise tête et un bon cour, se croit trahi par madame de Belmont ; dans son dépit jaloux il s'arrache brusquement à Paris, et court en province chercher les vertus et le bonheur ; s'il ne se fixait qu'après les avoir trouvées il pourrait voyager longtemps ; mais sa voiture verse à l'entrée d'une petite ville, et le force d' faire un séjour de quelques heures ; il a pour compagnon de voyage Delille, son ami, cousin de madame Belmont, et beaucoup plus sensé que lui. Pendant qu'ils examinent l'un et l'autre la situation de cette petite ville, ils entendent un coup de fusil et ne tardent pas à voir paraître en habit de casse un des Loubereaux du pays, M. Rifflard, homme à bonnes fortunes, bien empesé, bien fatigant, bien gauche, et qui paraît être une copie de M. Thibaudier. Ce galant provincial fait aux voyageurs les honneurs de sa petite ville, dont il vante beaucoup les agréments, les curiosités, et même les monuments ; mais il se tait à l'aspect de la carriole de madame de Senneville, qu'elle appelle son cabricot, et s'élance pour lui donner la main.

Cette madame Senneville est exactement la comtesse d'Escarbagnas ; deux voyages qu'elle a faits à Paris ont mis la dernière main à ses ridicules ; elle étale aux yeux des deux parisiens toute sa coquetterie provinciale, entre dans le détail de tous les plaisirs de la petite ville, et finir par inviter les étrangers à son assemblée su soir, sans préjudice d'un dîner qu'elle doit leur donner le lendemain.

M. Vernon, autre original non moins plaisant que M. Rifflard, vient présente ses hommages à madame de Senneville : Vernon et Rifflard sont rivaux ; aussi poltrons et aussi fanfarons l'un que l'autre ; madame de Senneville les ménage tous les deux : Rifflard est grave et chervaleresque ; Vernon est fourbe et grand chicaneur.

Cet acte est très joli et très gai, brillant de traits ingénieux et de descriptions charmantes ; mais il finit un peu tristement ; madame Belmont, abandonné de son cher Desroches, a pris la poste pour courir après lui, et lorsqu'elle le rencontre elle ne veut pas le voir ; elle ne confie ses chagrins qu'à son cousin Delille, et va se reposer à l'auberge de la poste en attendant le dénouement. Ce personnage est froid et postiche, d'une couleur discordante avec le ton général de la pièce ; mais il fallait un cadre pour enfermer tant d'agréables scènes : s'il est échappé quelquefois à Molières dénouements peu naturels, pourquoi Picard serait-il plus heureux que son maître ?

Descorches, qui a la vue basse, aperçoit une demoiselle du pays, et de loin il la croit jeune et jolie, son cœur s'enflamme sans se donner le temps d'y regarder de plus près ; il la suit des yeux, et remarque sa maison ; aussitôt il lui envoie, par son domestique, un billet amoureux, auquel son Agnès répond en lui donnant un rendez-vous : cette Agnès est une fille de trente-cinq ans, sœur de M. Vernon, et qui demeure avec son frère ; elle a la fureur du mariage assez ordinaires aux vieilles filles ; mais ce qui est plus étrange, elle se croit une jeune pupille sous la garde d'un tuteur sévère ; elle a la manie de vouloir être gênée et surveillée l'indifférence de son frère la désole, toutes les fois qu'il sort, elle lui reproche d'abandonner ainsi une jeune personne aux entreprises des séducteurs, et met sur sa conscience tous les accidents qui peuvent en résulter ; du reste, à l'affût des étrangers qui passent, elle s'imagine que chaque diligence lui amène un époux : la Bélise des *Femmes savantes* a pu fournir l'idée de ce caractère ; mais Picard se l'est rendu propre par des développements nouveaux, et par la manière ingénieuse dont il a su l'employer. Desroches vient au rendez-vous, et le premier coup d'œil éteint son ardeur ; le frère, qui ne cherche qu'à se débarrasser de sa sœur, surprendre l'amant avec elle, crie à la séduction, et veut forcer Desroches à l'épouser ; mademoiselle Vernon, outré des refus de son infidèle, est prête à s'évanouir ; ce qui forme une scène singulièrement comique, et qui le serait encore davantage si mademoiselle Delisle, qui joue le rôle de la vieille fille, se faisait mieux entendre.

Les deux voyageurs ont une lettre de recommandation pour madame Guibert, femme dure et intéressée, qui a une jeune fille à marier ; elle fait d'abord un accueil assez froid à ces jeunes gens, qu'elle regarde comme des aventuriers qui cherchent fortune ; mais lorsque la lettre lui apprend que Desroches a trente mille livres de rente, elle se jette dans un excès de politesse, force les étrangers à lui promettre de venir loger chez elle, et envoie chercher leurs effets à l'auberge : en attendant leur retour, elle prépare sa fille à une entrevue décisive, lui met du rouge, en lui disant que la simplicité est la plus elle parure des filles, écarte son fichu, en lui recommandant la pudeur et la modestie ; trait comique, excellent, et justement applaudi.

Flore, fille de madame Guilvert, est une fille bien niaise, élevée comme un élève les filles en province, et dont tout l'esprit consiste à répondre : *Oui ma mère*; elle chante devant les jeunes gens, et commence : *Non, non, non, j'ai trop de fierté*, etc. La mère l'interrompt avec colère : ― *Mais c'est de la belle Arsène.* ― Votre belle Arsène n'est qu'une bégueule. ―La fille chante alors une autre chanson à a louange de l'hymen : les actions sont au mariage dans cette maison ; et dans le jeune homme aux trente mille livres de rente, la mère voit un époux pour sa fille, qui lui dit avec beaucoup de naïveté : *Mais, ma mère, l'autre n'est pas peut-être pas marié*.

Le spectateur est transporté dans le jardin de mad. Senneville son assemblée finit à huit heures et demie ; M. Vernon et sa sœur, mad. Guilbert et sa fille, s'en retournent éclairés par des fallots : l'oncle de madame de Senneville, goûteux et paralytique, vient prendre le frais sur un banc à la porte du salon ; le jeune Desroches a la patience d'écouter les récits du vieux asthmatique pour faire sa cour à madame Senneville, qui pendant ce temps-là va dans une allé sombre à droite entretenir M. Rifflard, et le quitte bientôt pour aller trouer, dans une autre allé à gauche, M. Vernon. Ce tableau du manège de la galanterie provinciale, est neuf et très piquant. Les rivaux se rencontrent ; toute l'intrigue se découvre, et Desroches est furieux d'être ainsi joué par une coquette de province. Il s'est élevé ici quelques murmures assez injustement, selon moi ; car ces incidents sont aussi plaisants que naturels, mais il faut convenir que le dénouement n'a pas le même mérite. Après tant de gaieté et de folie, on revient avec peine au triste amour de madame de Belmont, qui, sur le point de parti, est surprise par son amant : se justifie, lui pardonne, l'enlève à toutes les tracasseries de la province, en partant avec lui pour Paris.

Le genre de comique qui règne dans cette pièce est trop vrai, trop dans la nature, pour être aujourd'hui à la mode : la bonne compagnie croit qu'il est facile et même ignoble de faire rire ; chacun s'imagine qu'il en ferait bien autant.

*Sibi quivis*

*Speret ide ; sudet multum frustraque laboret*

*Ausus idem,*

On a ri pendant tout le cours de la pièce ; mais ceux qui rient son presque toujours des ingrats, qui ne savent ni connaître ni estimer ce précieux avantage. La pièce a été applaudie, et l'auteur demandé, plus par l'intérêt que Picard inspire, que par un juste sentiment du mérite de son ouvrage. Il était peut-être possible de trouver un cadre plus heureux ; mais il me semble que le forme de cette comédie est originale et neuve plusieurs petites actions comiques sont liées ensemble par un but commun ; l'agrément de la variété répare le défaut d'unité ; l'amusement qu'un tel spectacle procure n'est pas tout-à-fait légitime, et n'en est que pus piquant ; l'art peut en murmurer, mais une foule de traits dignes de Molière, demandent grâce pour l'irrégularité d plan, et j'avoue que cette peinture libre et naïves des ridicules bourgeois, me paraît préférable à plusieurs comédies plus nobles et plus régulières du théâtre français.